

LES HARKIS AU SERVICE DE LA FRANCE

Par le Capitaine MANSOURI

Affaire PAPON

HISTOIRE DE NEUF JOURS HISTOIRE DE VINGT NEUF HARKIS

Il m'avait été demandé de faire état de ma captivité par le FLN à Paris, ainsi que des 29 harkis jetés dans la Seine. Je résume :

Le 8 juillet 1962 je suis mis en dépôt, du moins en transit, dans l'ex caserne Dupleix, près des Invalides, en attendant mon ordre de mission, via le 7^{ème} B.C.A. Bourg St Maurice (Savoie).

Il va de soi que je quittais à jamais mon village natal, SIDI-FERRUCH. Pendant ce court séjour dans cette caserne, je décide, un soir, de faire une sortie, isolé, démoralisé, détaché de mon épouse et de mes deux garçons retenus en otage en Algérie.

Le commandant de la place, par routine me dit : "attention Mansouri ils cravatent" sans autres explications. J'avais bien compris qu'il s'agissait d'agents actifs FLN, en toute liberté avec la collaboration de certains Français pro-FLN, faisant la chasse à tous les sujets, Nord-africains Harkis et militaires de carrière pour les mener dans des caves spécialisées destinées à la torture et la mort systématique. L'indépendance ne leur suffisait pas.

Soucieux, prudent et imbécile en même temps, n'ayant pas compris que j'étais pris entre deux feux, je décide de visiter la Tour Eiffel etc., sans trop m'éloigner de cette caserne dite de l'armée française. En face se trouvait un bistro, je décide de consommer une boisson sans savoir que cette fois-ci ce n'était pas la valise ou le cercueil mais bien le piège via la cave, via la Seine.

Je m'assure que la "bobine" du patron de ce bar était bien française et je m'installe au comptoir : je me souviens de deux algériens en tenue très chic, dégustant luxueusement de la bière familiale type "Valstar" en compagnie de deux superbes parisiennes.

OK! Je commande une canette Kronenbourg, quelle erreur! Je me trahis, car cette canette était le signe clé que j'étais étranger à "la ville française" (Paris). Je me souviens que l'un des deux algériens effectue une sortie à l'extérieur pour y revenir après 15 minutes. Me voici encadré par quatre hommes de taille non négligeable pour me demander le mot de passe :

évidemment en tant qu'officier j'étais en tenue civil, et je leur répond hautainement, me croyant en sécurité, que j'étais militaire et que je n'avais pas de compte à leur rendre. Surprise! Le propriétaire du bistro, habitué certainement à ce manège annonce "Messieurs je ferme". Effectivement son établissement était bien situé pour accueillir les Rapatriés Harkis et militaires de carrière peut-être sa complicité pro-FLN n'avait aucun doute. Une fois le rideau baissé, je me retrouve seul face à quatre hommes, assoiffé de vengeance, deux canons de colt 45 sur mes tempes, ils m'obligent à leur donner mes papiers, je refuse et me retrouve foudroyé au sol par un coup de poing métallique sur mon oreille droite toujours devant ce rideau baissé, d'où je percevais un brin de lumière à l'intérieur.

Impuissant, j'ai compris qu'après huit années de guerre, où je fus condamné huit fois à mort, cette fois-ci en France, à Paris, je suis lâché par mes frères français et enfin ma dernière condamnation allait bien s'exécuter dans un pays où je me croyais en sécurité, sans armes, sans uniforme, sans "mon" armée française.

Il était environ 22 heures, je me relève péniblement, du sang ruisselait le long de mon cou, ils m'ordonnent d'obéir et de me diriger comme ils l'entendaient, je pensais fuir, j'appréhendais aussi les coups de feu dans le dos, bref... Je tente, je fuis durant 1 kilomètre environ, je suis rattrapé, battu au sol, Un œil se referme complètement, je saigne abondamment de la tête suite aux coups de crosse, j'avais compris qu'ils ne voulaient pas m'abattre en pleine rue. Ils continuèrent à me diriger de rue en rue, je reprends mes esprits et fuis à nouveau en appelant au secours.

Quelle chance, deux policiers effectuaient une ronde à bicyclette (les hirondelles), j'étais content, je suis sauvé!... "Quelle blague"! Tranquillement ils tournent la tête et continuent volontairement leur ronde. C'est le désespoir total, je suis rattrapé à nouveau, un vrai combat de rue à armes inégales. Je termine ma troisième tentative de fuite, il devait être 2 heures du matin, je glisse sur les pavés, enfin je suis au sol, je crie au secours, j'appelle, je réveille pratiquement toute une rue, des fenêtres à l'étage s'ouvrent, des insultes envers mes agresseurs sans plus. J'attendais un claquement de coup de fusil en l'air, il en est rien au contraire un coup de pied sur ma colonne vertébrale me soulage de la souffrance.

Je me réveille dans une cave en terre battue, noyée d'eau, après huit heures de coma. Quelle horreur! J'ouvrais mes yeux avec mes doigts, ils étaient encore là, ils n'avaient pas compris que la guerre était finie.

J'ai été torturé pendant quatre jours, jugé par leur tribunal, je suis condamné à mort pour être livré à la Seine à deux heures du matin. C'était l'heure traditionnelle pour la sentence.

A 20 heures, deux tueurs habillés en noir (spécialistes) sont là. Vingt deux heures, il se présente quatre hommes, hauts placés, dont le chef de la fédération FLN.

Capter un officier, c'était une preuve qu'ils avaient gagné l'armée française. Le chef est devant moi, il murmure des instructions aux deux exécuteurs et part avec son Etat-major. Je découvre une lame Gillette, je la garde précieusement pour me trancher les artères avant mon départ pour la Seine. Du fond de cette cave j'entendais sourdement une cloche qui me donnait l'heure, elle m'accompagnait pour mes dernières heures.

Deux heures du matin, il ne se passe rien, je ne comprenais plus. Arrive le matin, toujours rien. Je ne suis plus torturé à partir de ce quatrième jour. J'ai eu la visite de plus de deux mille Algériens de Paris, insultes, etc....

A côté des cris, des pleurs, des demandes de pardon, c'était les pauvres Harkis. Tous les soirs les cadavres étaient chargés en direction de la Seine. J'en ai vu partir environ vingt neuf à travers la fente de ma porte de cave, horrible! J'abrège.

Le neuvième jour seize heures, toujours quatre responsables plus jeunes, délicatement vêtus, me rendent mes papiers sans mon argent. Ils me dirigent vers une terrasse de brasserie chic, sans aucune gêne. Je m'assoie, tous les parisiens me regardent, barbe, ensanglanté, blessé, souffrant de deux côtes cassées, colonne vertébrale douloureuse, etc...

Instantanément il se présente deux français, l'un très grand, Commandant de sécurité militaire, le second Sergent chef. Ils se serrent la main mutuellement avec les chefs du FLN. Ils dégustent le café et se remercient, la routine.

Je suis embarqué dans la 403 Peugeot noire armée française, je suis face à un civil, le Préfet de Police, PAPON!, aux Invalides. Il me dit que je l'avais échappé bel et me propose le Val de Grasse. Qui croire? Je ne comprenais plus. Je venais de perdre 8 kilos en 9 jours. Je refuse et demande mon départ immédiat pour le 7^{ème} BCA de peur.

Je suis accompagné par quatre gendarmes jusqu'au départ du train en direction de Bourg St Maurice.

Je m'excuse, il m'est difficile de remémorer tous ces faits. Appartenant à l'armée régulière, il fallait rendre des comptes au service de l'intendance de ma disparition.

Être Harkis égal le fond de la Seine.

Mon éducation militaire m'obligea à travers la discipline acquise de garder ce silence depuis 35 ans. Aujourd'hui ce silence rompu, avec la volonté de DIEU, je m'impose une pensée à ces frères de combats Harkis mort sous mes yeux à tort.

MERCI LA FRANCE